

PHILIPPA MOTTE

Le jour où ma mère  
m'a tout raconté

roman

Harper  
Collins  
POCHE

© 2021, Éditions Stock.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

**HARPERCOLLINS FRANCE**

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13

Tél. : 01 42 16 63 63

[www.harpercollins.fr](http://www.harpercollins.fr)

ISBN 979-1-0339-0025-2

*Aux femmes de ma lignée*

C'était un petit rectangle en cuir, rigide, sobre et élégant. La courbe du rabat, comme une légère ondulation, lui donnait son style, sa singularité. Il était exposé dans la vitrine d'un magasin d'Avignon, un sac à main verni, Yves Saint Laurent. Si Hector n'avait pas fini par céder, Lili lui aurait volé de l'argent pour se le procurer. Elle faisait claquer la fermeture en métal nerveusement, tordait l'anse dans un sens, puis dans l'autre, autour de ses doigts qui rougissaient. Le cuir était sur le point de se fendre.

Au bout d'un moment, Lili desserra les lèvres :

— Hector, je crois que nous pouvons régler ça autrement.

Il jeta un rapide coup d'œil dans sa direction, puis fixa à nouveau la route. La pluie noyait le paysage derrière le pare-brise. Prudent, il leva le pied de la pédale de son Alfa Romeo toute neuve.

— C'est allé trop loin ces derniers temps, Lili. Tu as besoin de repos.

Lili sentit que la rage commençait à monter, tel un empoisonnement.

Elle arrêta de torturer son sac, le caressa comme pour le défroisser, souffla, et de toutes ses forces balança un coup de poing dans la boîte à gants.

— Tu vois, tu recommences. Et tu voudrais que nous fassions demi-tour ! Pas question.

Elle frotta son poing de l'autre main pour atténuer la douleur. La mâchoire serrée, le visage fermé, les yeux

brûlants de colère, son pied partit violemment dans la portière.

— Fais attention à ma voiture !

Sans la regarder, Hector ralentit et s'arrêta devant un haut portail noir. Les essuie-glaces poursuivaient leur ballet synchronisé. Entre deux cascades sur les vitres, Lili distingua le panneau : **CENTRE HOSPITALIER**. La pluie lui brouilla à nouveau la vue avant qu'elle découvre les mots :

*SERVICE PSYCHIATRIQUE.*

Elle répéta plusieurs fois « psychiatrique » dans sa tête. Un mot qui rimait avec « panique », « coup de trique », « pathétique » La sonorité lui parut grinçante, sans espoir. S'il avait désigné autre chose, ce mot lui aurait-il semblé moins laid ? Elle visualisa une grosse fleur ronde, joyeuse et décoiffée comme une pivoine, loufoque comme une amarante. Elle s'imagina demander à son fleuriste un bouquet de psychiatriques. Pour la première fois depuis qu'elle était montée dans cette voiture, elle sourit.

La grille de l'hôpital de Montfayet s'ouvrit sur le bâtiment principal en forme de U, entouré de plusieurs pavillons répartis sur une vaste étendue. La voiture s'engagea le long d'une route étroite bordée de hauts platanes. Sur l'aile droite, le mot « urgences » était inscrit en lettres capitales.

— Pour moi il y a urgence, n'est-ce pas Hector ? Alors que toi tu vas bien, c'est ça ? Tu as toute ta tête, toi ? Tu ne donnes pas des coups de poing dans les boîtes à gants !

Il ne lui répondit pas. La voiture avançait.

— Et les enfants ? Qu'est-ce que tu vas faire des enfants pendant que je serai enfermée ici ?

D'un geste panoramique, elle désigna le lieu qui venait de surgir devant eux, sorte de forteresse, un village dans le village, délimité par un mur haut et large.

— Tu travailles toute la journée. Qui va s'en occuper ?

— C'est mon affaire, les enfants, Lili. Pour eux j'ai mon idée.

— Il faut surveiller les devoirs de Catherine. Hier, j'ai reçu un mot de la directrice, elle est insolente comme ce n'est pas permis. Pierre aussi, il faut rester à côté de lui pendant qu'il travaille... Sinon il s'en fiche complètement. Sophie, elle, elle est sage... peut-être trop.

Le visage de Catherine apparut dans ses pensées, son regard foncé presque noir, son teint clair parsemé de petites taches de rousseur, son visage rond, son air sérieux, son nez fin et bien dessiné. Voilà plusieurs années qu'elle était en guerre avec son aînée. Une guerre d'une rare violence entre une mère et sa fille. Avant de partir, elle ne l'avait pas embrassée pour lui dire au revoir, elle lui avait juste dit sèchement d'arrêter d'être insolente avec ses professeurs.

— Hector ! Dis-moi ce que tu vas faire des enfants !

Sa voix tremblait maintenant, à chaque mot les larmes menaçaient.

— Je vais m'occuper d'eux, ne t'inquiète pas.

La voiture s'arrêta. Il lui fit signe de sortir et de se mettre à l'abri. Elle descendit avant de pénétrer dans l'hôpital, des gouttes de pluie lui rafraîchirent le visage. Hector se gara et la rejoignit à l'intérieur. La salle d'attente des urgences, ses murs couverts d'une peinture pâle fissurée sur des pans entiers, la lumière blafarde de ses néons et ses fenêtres quadrillées par des barreaux en fer rouillé. Ils s'installèrent sur des fauteuils en similicuir. Sous leur poids, de la mousse jaune, noircie par la crasse, jaillit des sièges éventrés.

— Cet endroit est dégoûtant, Hector. Tu n'as vraiment rien trouvé de mieux ?

Il allait lui répondre quand un hurlement lui lacéra les tympans. Un malade venait de crier à quelques centimètres de son oreille. Lili sursauta. La surprise passée, elle rit en pointant un doigt moqueur sur son mari.

— Mon pauvre Hector, tu aurais vu ta tête.

Avant de disparaître, le criard posa sur elle un regard énigmatique, vidé de son expression par les neuroleptiques.

— Vous êtes belle, madame. Non seulement vous êtes belle, mais vous êtes élégante, dit-il d'une voix pâteuse.

Elle secoua l'épaisse masse de cheveux qui couronnait son visage. Ses yeux noirs, soulignés par des sourcils bien dessinés, observaient le fou s'éloigner avec curiosité. Elle se tenait très droite. Sa posture accentuait la longueur de son cou. Ses jambes étaient croisées. Le bout de son pied gauche touchait à peine le sol comme la pointe d'une danseuse. Le menton vers l'avant, elle détaillait la grande pièce vétuste dans laquelle déambulaient des silhouettes fantomatiques et des hommes en blouse blanche. Elle tourna la tête, porta sa main droite à sa bouche et coinça l'ongle trop long de son pouce entre ses canines. L'œil de côté, pareille à un cheval qui a peur, elle épiait son mari, son nez imposant, ses lèvres charnues et son petit air fier. « Qu'est-ce que je fais avec cet homme ? Avec ce qu'il me fait subir. Qu'est-ce que je fais encore avec lui ? »

Hector fixait le sol avec une expression grave et déterminée. Lili chercha à se lever.

— Hector, c'est trop long, partons.

— Ne commence pas, j'ai prévenu l'infirmière, le médecin va arriver.

— Tu veux me faire enfermer, mais c'est toi que tu protèges, pas moi.

— Lili, arrête.

— Tu fais enfermer ta femme parce que tu n'assumes pas tes actes. Comme beaucoup de coupables, tu te fabriques le rôle de la victime. Mais avec moi ça ne prend pas.

Hector se cacha le visage dans les mains. Un homme en blouse blanche s'avança vers eux.

— Monsieur Paoli ?

— C'est moi. Et voici ma femme Philippa. C'est pour elle que nous sommes ici.

— Arrête de m'appeler Philippa, tu sais que je déteste ça. Il vous prévient, docteur, que la folle c'est moi, que lui il va bien.

Le médecin plissa les yeux. Ses lunettes tombèrent sur son nez tordu comme une route de montagne corse. Lili avait envie de les lui arracher pour effacer les traces de doigts qui le faisaient loucher. Le médecin les invita à entrer dans une pièce exiguë aux murs ternes, craquelés par l'humidité. Une fenêtre minuscule laissait à peine filtrer la lumière. Une table en formica marron était recouverte de feuilles volantes. Lili manqua de basculer en s'asseyant sur la chaise.

— Vous êtes nerveuse, madame Paoli ?

— Ce n'est pas ça... c'est la chaise, elle est bancale.

Le médecin remonta ses lunettes et s'enfonça dans son fauteuil. Devant lui trônait un dossier qu'il commença à lire :

« 22 avril 1969. Hector Paoli et Philippa Paoli mariés depuis 1954. Trois enfants : Catherine Paoli, âgée de quinze ans, Pierre Paoli, quatorze ans et Sophie Paoli qui vient d'avoir douze ans. »

— Ces informations sont bien exactes ?

Hector et Lili acquiescèrent.

— Je vous écoute monsieur, pourquoi avez-vous pris ce rendez-vous ?

À ces mots, Lili se redressa vivement, faillit basculer de sa chaise bancale, rétablit maladroitement son équilibre et déclara d'une voix indignée :

— Je suis encore capable de parler, docteur !

— Madame Paoli, j'ai pour habitude d'écouter d'abord la personne qui a pris le rendez-vous. Toute seule vous ne seriez jamais venue, n'est-ce pas ?

— Qui viendrait dans un endroit pareil ?

— Je vous écoute, monsieur Paoli.

Hector soupira longuement.



— Ce n'est pas facile de parler de ces choses-là... Comment vous dire ? Depuis un certain temps déjà, ma femme entre dans des colères terribles sans raison apparente.

En l'entendant dire « sans raison apparente » les pupilles noires de Lili se transformèrent en balles de gros calibre.

— ... Elle hausse la voix, devient agressive. Nous avons de violentes disputes, souvent devant nos enfants. Elle pleure beaucoup. Le reste du temps, elle est abattue. Elle se gave de médicaments sans savoir ce qu'elle avale ni dans quelle quantité. Et puis...

Il reprit son souffle...

— Hier, elle a failli étrangler Sophie, notre dernière, qui la suppliait d'arrêter de hurler. Elle a passé ses mains autour de son cou, pas très longtemps, mais la petite en est encore traumatisée.

La veille, Hector était rentré tard, Lili savait très bien où il était. Elle ne supportait plus l'idée. Elle aurait dû se taire pourtant, faire comme si ça n'existait pas. Mais c'était toujours le même schéma, elle ne le contrôlait pas. Toujours la même colère qui s'emparait d'elle et la poussait à dire des choses terribles qu'elle regrettait ensuite. Alors qu'après tout, si Hector ne changeait rien à son comportement, à quoi bon s'énerver ? Il n'y avait plus rien à faire. Si elle n'était pas contente, elle n'avait qu'à s'en aller. Mais elle n'en avait ni le courage, ni la force, ni l'énergie. Et puis pour aller où ?

Ce soir-là, dès qu'elle avait entendu la clé d'Hector dans la serrure de la porte, elle s'était jetée sur lui. « Où tu étais ? Tu crois que je ne sais pas ? Tu me prends pour une imbécile ? Salopard va. » Elle s'était levée du fauteuil et avait déversé sur lui quantité de reproches et d'insultes. Sophie était entrée dans la pièce en pleurant. Elle s'était approchée d'elle, avait enroulé ses petits bras autour de sa jambe droite, collé sa joue contre sa cuisse, « maman, je t'en supplie, arrête de crier ». Lili avait arraché sa fille de sa

jambe, passé ses mains autour de son cou, regardé l'enfant comme si elle avait été la cause de tous ses tourments. Les traits déformés par la hargne, elle lui avait craché au visage : « Mais est-ce que tu sais, toi, pourquoi je crie ? De quoi tu te mêles ? » Face au regard terrifié de l'enfant, le voile de la fureur s'était levé. Elle avait desserré ses mains. Hector avait tiré Sophie vers lui, « ne reste pas là, monte dans ta chambre, j'arrive ».

En y repensant, Lili avait envie de disparaître. Elle sentait encore la peau fine du cou de sa petite dernière sous ses mains. Sa poitrine était broyée par la honte. Mais jamais elle n'aurait serré plus fort.

Et Hector qui déballait tout ça devant ce soi-disant psychiatre, qui exhibait leur intimité à ce type comme si elle n'était pas là, qui s'amusait à la faire passer pour une folle. Il devait aimer qu'elle se sente minable. Lui ne se posait pas de questions.

— Cela ne peut plus durer, docteur. Philippa sait qu'elle a besoin d'être hospitalisée pour se reposer.

— Arrête de m'appeler Philippa.

Le médecin la regardait.

— Madame Paoli, expliquez-moi. Qu'est-ce qui vous met dans un état pareil ?

Elle tendit le menton en direction d'Hector, l'air de dire : « Vas-y, explique-lui, toi, à cet imbécile. »

Hector demeura silencieux, le visage immobile. Après un moment d'hésitation, sa voix emplit la pièce, neutre, froide. « Ma femme est pudique. Elle ne parle pas souvent d'elle. Mais je suis certain qu'après quelques jours ici, elle vous dira ce qui ne va pas. »

Lili chercha les yeux d'Hector. Elle essayait d'aimer son regard, mais sa tête ne bougea pas, il fixait le médecin, impassible.

— Vous avez de la chance, madame, nous allons pouvoir vous aider. Il y a dix ans, je n'aurais pas pu vous l'affirmer.

Mais nous disposons aujourd'hui de médicaments très efficaces pour calmer ce genre de symptômes.

Lili se recroquevilla sur sa chaise. Elle écouta le médecin parler avec fierté des récentes découvertes en matière de médicaments psychiatriques : neuroleptiques, anxiolytiques, antidépresseurs... « Une véritable révolution vous savez ! Les saignées, la lobotomie ou les électrochocs ne sont presque plus pratiqués ! » Lili l'interrompit.

— Vous allez pouvoir m'aider à dormir ?

— Bien entendu.

— Et l'angoisse, vous saurez la calmer ?

— Absolument.

— Vous voulez dire que vous pouvez faire disparaître le désespoir ?

Sa voix tremblait. Les mots, coincés dans sa gorge, sortaient avec une vibration douloureuse. Ses yeux noirs baignaient dans les larmes qu'elle retenait.

Pour la première fois, le médecin regarda avec inquiétude Hector qui lui fit signe de poursuivre.

— Madame Paoli, reprit le psychiatre, j'ai une bonne nouvelle pour vous. Des petites chambres que nous appelions autrefois des cellules viennent d'être rénovées. Elles sont très confortables. L'une d'entre elles, peut-être celle qui est en train d'être préparée pour vous, était occupée par une dénommée Camille Claudel, la sœur de Paul Claudel, l'écrivain. Elle est morte à la fin de la guerre, mais elle reste notre pensionnaire la plus illustre.

Un sourire de contentement envahissait à présent son visage. Peut-être pensait-il pouvoir lui remonter le moral avec cette anecdote. Mais Lili, en entendant le nom de Camille Claudel, se décomposa. Allez savoir pourquoi, elle qui ne lisait jamais, en feuilletant les journaux la semaine dernière, était tombée sur un article consacré à cette femme dont elle ne savait rien. Camille Claudel, comme nombre d'internés, était morte de faim pendant la guerre après avoir été enfermée vingt-sept ans. Son

frère, l'écrivain, n'avait jamais répondu aux sollicitations de sa doctoresse qui lui demandait d'envoyer, « tous les quinze jours seulement, du beurre, des œufs, du sucre et un cake ». Un mois plus tard, elle était morte. Ce qui avait attiré l'attention de Lili sur l'article, c'était la photographie d'une sculpture intitulée *L'Abandon*. Elle représentait une femme penchée sur l'homme qu'elle aimait. Lui, à genoux, accueillant son étreinte comme un don précieux, tous deux entièrement abandonnés à leur amour. Leurs corps étaient superbes, on aurait dit qu'ils étaient vivants.

Elle répéta dans sa tête *L'Abandon*, puis regarda le médecin. *Ils ont enfermé ici une femme qui a sculpté l'abandon amoureux, ils l'ont tenue enfermée vingt-sept ans. Je suis entre les mains de gens qui sont capables de tout.* Elle repensa à son histoire avec Jérôme. Elle aussi, il y a longtemps, s'était abandonnée. Avec quel résultat.

Le médecin les conduisit jusqu'à la chambre en précisant qu'une infirmière viendrait leur expliquer le fonctionnement du service. Lui la retrouverait une fois par semaine, pour évaluer l'évolution de son état. « Si dans quinze jours vous vous sentez mieux, vous pourrez rentrer chez vous. »

Lili resta un instant sur le seuil de la porte de sa chambre et promena son regard dans la pièce. Un petit lit, un lavabo, une table en bois, une chaise en osier et la lumière qui entrait à peine par une fenêtre minuscule. Elle s'aventura à l'intérieur, posa son sac à main verni et saisit la valise que lui tendit Hector. Elle allait séjourner plusieurs semaines seule dans cette chambre. La solitude ne lui faisait pas peur, mais elle craignait cette façon qu'elle avait de ruminer, de se parler dans sa tête, de réinventer des épisodes de sa vie comme elle aurait voulu qu'ils se passent. Elle détestait cette angoisse qui l'envahissait au moment où le réel reprenait le pas sur l'imaginaire et où elle comprenait qu'elle ne pouvait plus rien changer.

Hector l'embrassa sur le front comme on embrasse une sœur. Il lui promit une lettre et une visite la semaine suivante. L'hospitalisation était la bonne solution, elle se sentirait mieux après. Lili fit semblant d'approuver d'un signe de tête. Elle ressentit même un peu de pitié en surprenant de la culpabilité dans le regard de son mari.

Il lui prit la main. Elle la souleva en direction de la porte pour lui montrer qu'il pouvait partir. Hector sortit, sans se retourner.

Elle installa ses affaires avec une application méticuleuse. Trois robes, des jupes droites et d'autres plissées, un pantalon, des chemisiers dans plusieurs tons, des twin-sets, deux paires de chaussures à talons. Une trousse avec des affaires de toilette. Elle laissa la lingerie au fond de sa valise, rangea ses vêtements dans l'armoire. Sur le bord d'un petit miroir au-dessus du lit, elle accrocha ses foulards. Autour du lavabo, elle déposa sa brosse à cheveux, sa brosse à dents, deux pots de crème et un tube de rouge à lèvres. Elle plongea une dernière fois sa main dans sa trousse de toilette pour en extraire un flacon en cristal sur lequel était écrit : « *Jicky* ». Elle l'ouvrit, déposa quelques gouttes du liquide sur sa peau à l'intérieur du poignet, le porta à son nez et sourit. C'est incroyable, se dit-elle, le pouvoir de réconfort d'un parfum. Elle sortit de son sac à main verni un petit carnet rouge et un stylo.

*Je suis née en 1931, coincée entre deux guerres. Avant moi la guerre. Après moi la guerre. Pendant la guerre, celle d'avant ma naissance, beaucoup de garçons sont morts en Corse. Mes parents étaient un peu déçus d'avoir une fille. Heureusement qu'avant moi ils avaient eu un fils. Ils savent mieux les aimer, surtout ma mère. Comme on dit là-bas : « E meddu masci''à mor ache femmin''à campà », « Mieux vaut un garçon qui mourra qu'une fille qui vivra. »*

*Même si on s'est empressé de tout reconstruire, ces deux guerres vont se payer longtemps, je crois. Enfin je dis ça, je n'y connais rien. Je ne connais rien à rien. Je suis allée à l'école le temps de savoir lire, écrire et compter. Depuis que je suis toute petite, ma mère me dit : « Qu'est-ce qu'un âne comme toi serait bien capable d'apprendre ? » Elle n'a pas tort. Compter je ne sais toujours pas. Dépenser oui, mais pas compter. Écrire, il ne faut pas exagérer, pas de la littérature. J'écris pour me calmer parce que je suis malade et méchante. Ce n'est pas grave, de toute façon personne ne va lire. Les gens se moquent bien de la vie d'une femme qui est malade et méchante. Et c'est tant mieux. Mais moi il faut que je me raconte l'histoire. Pour me calmer. Peut-être qu'en chemin je comprendrai pourquoi tout a dérapé. Pourquoi je suis devenue malade, méchante et laide aussi ! Avant, tout le monde me disait que j'étais belle. Au moins j'avais ça. Maintenant je suis devenue laide. Même la beauté, je l'ai perdue. Le titre de mon carnet pourrait être : « Histoire d'une femme qui a perdu sa beauté et tout le reste avec parce qu'elle n'avait que ça. » Mais ça fait un peu long comme titre.*

*Quand je suis née, mon père était le directeur de la prison d'Ajaccio. Ma mère et lui sont originaires d'un minuscule village au nord de la Corse. D'une région sauvage et escarpée où les montagnes s'élèvent jusqu'à mille mètres et dominent tout le paysage. Les gens de là-bas sont les premiers à avoir résisté à la domination génoise en refusant de payer l'impôt. On ne leur fait pas faire n'importe quoi. Pour les atteindre, il faut franchir une multitude de petites routes sinueuses. Ils vivent dans des hameaux qui ressemblent à des places fortes. Leur situation géographique fait d'eux des indomptables. Quand la neige tombe là-haut, on se retrouve coincé dans sa maison, contraint de s'éclairer à la bougie et de se chauffer au feu pendant plusieurs jours.*

*Si le monde explose de toutes parts, je pourrai toujours me réfugier là-bas. Le problème, maintenant que je ne vis plus en Corse toute l'année, c'est de réussir à traverser la mer. Dans cette région à l'époque (et encore un peu aujourd'hui), il y a eu des bandits. Enfant j'écoutais terrifiée les histoires de vendetta qu'on racontait sur la place du village. Je demandais : « C'est quoi la vendetta ? » Mon oncle me répondait : « Des règlements de comptes entre familles, pour l'honneur. » Mon village était divisé en deux parties. Celle du haut, d'où venait ma famille, et celle du bas. Mon oncle prétendait qu'il y a cent ans, les habitants du village du bas avaient massacré tous ceux du village du haut à l'arme blanche. « Une histoire de femmes, deux sœurs, plus personne ne sait. » Cela m'impressionnait beaucoup. Je visualisais les chemins de terre jonchés de corps sanguinolents. Et je ne sais pas pourquoi, je voyais toujours des cadavres étalés dans l'église.*

*J'ai passé tous mes étés dans ce village du bout du monde, sans café et sans magasins. Je courais pieds nus dans la terre. Je me croûtais les genoux en tombant. Je me cachais entre les maisons de pierre. Je buvais l'eau fraîche de la fontaine en faisant un vœu. Je me couchais tard les soirs de mariage en me goinfrant de frappes et de canistrelli. J'avais peur des vieilles, vêtues de noir, qui m'observaient d'un œil menaçant. Là-bas j'étais libre et sauvage, mes cabanes étaient des palais et les montagnes m'appartenaient. En 1940, quand la guerre a éclaté, j'étais à Ajaccio. J'ai bien regretté de ne pas pouvoir me réfugier au village. La Corse officiellement devait servir le maréchal Pétain. Mais c'était plus confus dans la réalité. Il y avait beaucoup de résistants communistes. Et encore plus quand des milliers de soldats italiens sont arrivés sur l'île, comme des rats qui débarquent d'un navire. Comme des rats, ils sont entrés dans les maisons, ils ont mangé notre nourriture. Ils ont pris toute la place là où on ne les invitait pas. Moi au début j'ai eu très peur, je n'avais*



*que onze ans. Je ne comprenais pas ce qui se passait et en même temps je comprenais tout, comme souvent les enfants. Mon adolescence a commencé dans la guerre, les couvre-feux, les coupures d'électricité et les tickets de rationnement. Mon père était tellement inquiet qu'il ne me laissait pas mettre un pied dehors. Des rumeurs circulaient sur des soldats ivres morts qui n'hésitaient pas à sauter sur les jeunes filles. Il était d'autant plus paniqué qu'on disait souvent à ma mère : « Elle est belle votre fille. » Elle répondait en haussant les épaules : « Il n'y a pas de quoi s'extasier, des jolies filles il y en a plein. En plus c'est un âne, elle sait à peine lire. Elle ne s'intéresse qu'aux robes et aux chaussures. Elle n'a rien dans la tête. Heureusement qu'elle a un peu de charme, on pourra la marier. » Elle le disait devant moi, en me souriant, comme pour me signifier que ce n'était pas si méchant.*

*Mon père était un petit fonctionnaire. Lui aussi, normalement, il devait servir le Maréchal pendant la guerre. Seulement c'était un original. Je n'ai pas dit un grand révolutionnaire. Juste un homme avec sa façon de voir les choses. Il détenait les clés de la prison d'Ajaccio et avant, pendant et après la guerre, il les a utilisées comme bon lui semblait. Avec lui, certains prisonniers allaient et venaient à leur guise. Et s'il fallait cacher quelqu'un dont la vie était mise en péril pour des histoires de religion ou autres, il le mettait volontiers au chaud dans une cellule le temps que les choses se calment. Il ne le faisait pas par héroïsme, mais parce qu'il en avait décidé ainsi et que ça lui convenait comme ça. Et puis en Corse, nous avons nos défauts, comme parfois d'être des bandits de grand chemin, d'être orgueilleux ou têtus, mais chez nous on ne donne pas les gens. Celui-là, de défaut, on ne l'a pas.*

*À la fin de la guerre, j'avais quinze ans. Je suis allée à l'école encore une année. Contrairement à ma mère, mes professeurs trouvaient que j'apprenais bien et que j'étais intelligente. Ils ont essayé de m'inciter à continuer.*

*Ils m'ont parlé de l'université. J'ai éclaté de rire. Au lieu de cela, je me suis concentrée sur ce qui est devenu une des passions de ma vie, la mode. En 1945 le premier magazine ELLE est paru. J'ai supplié mon père de me l'acheter. Contrairement à ma mère, il ne me refusait rien. Rien, sauf de me laisser sortir sans mon frère quand il y avait des garçons. Je m'ennuyais. Obtenir le droit de lire ce magazine a égayé mon existence. J'ai découvert les créations de Dior, de Givenchy, de Chanel, de Balmain et de Balenciaga, portées par Grace Kelly, Marilyn ou Lauren Bacall.*

*Autour de cette passion, une forme de complicité s'est nouée avec ma mère. Elle ne savait pas comment me parler, elle était souvent brutale et désagréable, mais c'était une excellente couturière. Les progrès en matière d'électroménager, dont elle me vantait les mérites avec des étoiles dans les yeux, ne m'intéressaient pas du tout. Je n'aimais ni cuisiner ni tenir une maison. Mais la machine à coudre Singer qu'elle s'était fait offrir m'intéressait beaucoup.*

*À vingt ans, je passais mes journées dans ma chambre à feuilleter Elle, Marie-Claire et Le Petit Écho de la Mode. J'étudiais en détail les robes, les sacs et les chaussures. Ma mère savait coudre et elle était coquette. J'ai réussi à la convaincre de m'emmener au marché pour acheter des tissus. J'avais minutieusement sélectionné les coupes, les matières et les couleurs qui me plaisaient. Dans les années 1950, la taille était cintrée, les jupes étaient plissées à mi-mollet, les coupes stylisées et ultraféminines. Elles embrassaient le corps des femmes avec beaucoup d'audace, de la poitrine aux hanches, en passant par les fesses. Mais je n'ai pas osé lui demander de copier la robe imprimée léopard qui a fait sensation au défilé de Dior de 1947. Quelle merveille, ce défilé ! Si j'avais mis une chose pareille, mon père m'aurait enfermée dans une cellule de sa prison à perpétuité.*

*Je ne m'inspirais pas seulement des photos que je voyais dans Elle. Mon style, je l'ai aussi beaucoup imaginé en regardant la Corse. Pour les couleurs et le choix des matières, je m'inspirais des nuances du ciel et de la mer quand le soleil se couche sur la pointe des Sanguinaires. J'aimais le pourpre des montagnes en hiver, les variations de bleu de la Méditerranée. Une robe doit être magistrale comme les gorges de la Restonica qui grimpent haut vers le ciel, et sobre comme l'eau claire de la rivière qui les parcourt. Oui c'est comme ça que doit être une tenue. Sauf pour la robe léopard. Ah ! cette robe léopard quand même. Mais n'y pensons plus.*

*Ma mère me confectionnait des jupes, des chemisiers, des manteaux, des shorts et des gilets. Elle me tricotait des pulls et des twin-sets. Dans la rue elle était fière quand on me complimentait. On disait de moi que j'avais du style. On me traitait de prétentieuse. On disait que je faisais ma belle (quelle expression grotesque). Les hommes me regardaient sans m'aborder. Je n'étais pas affriolante, j'étais élégante. Quand je passais, pas un mot, pas un compliment, plutôt des regards étonnés et un peu impressionnés.*

*Mais quand je montais au village l'été, j'abandonnais mes tenues élaborées. Une année j'avais demandé à ma mère de me confectionner, dans sept tons différents, une robe d'été très simple dessinée par Balmain. L'élégance, c'est aussi s'adapter aux circonstances et ne pas en faire trop quand l'endroit ne s'y prête pas.*

Seule, droite et figée, assise à la petite table de sa chambre d'hôpital, Lili regarda tristement devant elle le stylo suspendu au-dessus de la page noircie de son carnet. La chambre reprenait progressivement forme devant ses yeux, le sol en pierre, les murs blancs, le lavabo, la table, le miroir illuminé par ses foulards colorés. Elle donna

un petit coup de poing au-dessus de sa poitrine, puis un deuxième plus fort, pour essayer de dissoudre la sensation désagréable qui l'avait envahie quand elle s'était arrêtée d'écrire.

Ses yeux s'arrêtèrent sur son sac à main posé à côté d'elle. Elle l'attrapa, le caressa, le colla contre elle comme un animal de compagnie.

Une infirmière entra dans sa chambre. Elle sursauta.

— Excusez-moi, je vous ai fait peur.

— Un peu. Mais c'est bien que vous soyez là. Elle est jolie votre tenue !

La jeune femme portait une robe blanche boutonnée de haut en bas qui descendait jusqu'aux genoux. Le col remontait légèrement sur son cou. Un bandeau noué autour de sa tête retenait ses cheveux coiffés en chignon.

— La même tenue en noir, sans la croix rouge, avec une paire d'escarpins à talons, ce serait charmant, vous ne pensez pas ?

L'infirmière lui répondit par un regard interrogatif teinté de méfiance.

— Je suis venue vous apporter vos médicaments, madame Paoli.

Elle posa devant Lili du Gardénal et un cachet de benzodiazépine.

Lili les avala d'une traite, avec un verre d'eau.

— Je vais vous voir tous les jours ?

— Non, pas tous les jours. Nous tournons. Mais les trois prochains jours, ce sera moi.

— Je voudrais fumer une cigarette.

— Vous pouvez fumer dans votre chambre.

— Je n'aime pas ça.

— Je ne vous conseille pas de vous attarder dans les allées de l'hôpital. Mais si vraiment vous voulez fumer dehors, allez au bout du couloir à gauche, descendez l'escalier, il y a une salle commune pour les malades. Elle

donne accès au jardin. Vous verrez, c'est joli, en plus la pluie s'est arrêtée.

- Merci mademoiselle. Quel est votre prénom ?
- Appelez-moi mademoiselle, c'est bien.